



Ce long roman, très bien traduit, se présente comme le récit autobiographique d'un écrivain américain, Billy, né en 1942, dans le Vermont, et dont le « drame » fut d'être bisexuel. Par cet hymne déclaré à la diversité sexuelle, l'auteur entend ainsi présenter un monde tiers, intéressant car rejeté ou mal compris à ses deux bords, *i.e.* essentiellement interlope.

Si l'on considère son architectonique idéologique, proche du mouvement *LGBT*, l'argument met en scène la théorie du genre. Il maintient cependant une complexité louable puisque, comme roman d'apprentissage, le livre insiste sur la description très romanesque du milieu familial, forçant le trait jusqu'à la fable (cf. le grand père travesti ; le père grande *folle* ; la cousine lesbienne ; les héros-jumeaux, transsexuels). Pour parler en concept, si tant est que cette parole a du sens, l'articulation trop facile, dans les débats récents, entre nature et culture a le mérite ici de ne plus être trop claire.

Les angles d'approche sont variés. Ils développent avec savoir-faire de multiples métaphores à décrypter : le théâtre (la vie est un rôle social, etc.), la crise du langage (les problèmes de prononciation, symptôme d'une diversité existentielle), le salut par la littérature (Shakespeare, en premier lieu, ombre tutélaire, à la fois mesure, asymptote et maître-étalon, mais aussi Ibsen, James Baldwin, Tennessee William, Flaubert, Rimbaud, enrôlé dans la cause gay) et l'acte même de lecture (la bibliothèque comme espace de libération ; le héros « positif » comme bibliothécaire), la lutte (au sens strict) contre l'homophobie, décrite comme absence d'imagination, angoisse patriarcale et asservissement volontaire à une structure politique de domination. Celle-ci serait comme troublée par les menaces induites contre l'ordre établi avec l'affirmation d'une vie différente, libre et sans entrave, non sans la complicité des discours médicaux, scolaires et religieux (présentés comme système d'imposture). Resterait à savoir si l'auteur est absolument dupe de la posture morale du narrateur, posture panoptique et toute-puissante, totalitaire en ce sens, car indemne d'hypocrisie et de doute. De plus, cette posture manie le paradoxe quand elle justifie certains engagements spécifiques, communautaire diraient certains, tout en maintenant une pensée libertariste.

Ce faisant, J. Irving, incapable de s'extraire du vieux fond de l'épopée, prophétise par contraste, et sans doute malgré lui, la bêtise du monde qui vient, faisant parler un narrateur unidimensionnel, autocentré, édifiant, communautaire, héraut d'une écriture d'« épilogue » (Cf. p. 347-349 ; concept déjà proposé par Steiner). Ce narrateur-écrivain incarne à merveille le syndrome occidental et post-moderne qui semble devoir nous submerger et tout recouvrir, puisqu'il se pense comme le seul possible, comme l'unique, à l'instar de tant d'autres choses uniques en ce monde unique (le marché, la science, le progrès technique, la démocratie, la tolérance, l'athéisme). Or, cette littérature qui vient, si totale et si agressive, si moniste, si apeurée, si peu critique finalement, un peu ridicule aussi, une fois retirée sa chair de moraline qui ne vaut rien, ne vaut que par ses détails. Ce que les critiques institutionnels appellent déjà la « poésie ». Poésie de pacotille donc, non plus ensorcelée, comme aux temps bénis de Baudelaire et de Rimbaud, de Stendhal et de Flaubert, mais simple supplément d'âme de récits moralisants, hagiographiques, hyper-sexualisés, bavards et acédiés. Poésie mercenaire, vendue aux nouveaux maîtres. Ah, « *pauvres de nous...* » !

Cependant, ici, l'ensevelissement ne semble pas définitif. C'est pourquoi, malgré le substrat à thèse et l'ode fatigante aux valeurs bien-pensantes, quelles qu'elles soient, la lecture est sauvée de l'ennui par le charme mystérieux de l'écriture, par l'exposition simple et bouleversante de vies tristes et en désordre, touchantes et excentriques, pris au piège d'une existence étroite et désespérée, contradictoire et tragique (cf. l'épidémie de SIDA, passage saisissant), comme emprisonnée dans un jeu de relations à somme nulle. Peut-être pour nous rappeler l'essentiel, à savoir que la littérature parle d'abord d'elle-même et, puisqu'elle survit à la mort, se nourrit d'hésitations, de rêves, de silence et d'incertitudes.